



Léon Yves : Né le 11-01-1892 à Tréflévénez ; 1919, prêtre, surveillant au collège de Lesneven ; 1920, hors diocèse ; 1922, vicaire à Plougastel-Daoulas ; 1929, vicaire à Pleyben ; 1940, recteur de Henvic ; 1945, curé doyen de Carhaix ; 1950, chanoine honoraire ; décédé le 27-10-1958.

Caporal, puis sergent à la 2e Cie du 4e R.I. Croix de Guerre : cinq citations. Médaille militaire et légion d'honneur (1921). 1ere citation (Ordre du Régiment) : « Belle conduite au cours des bombardements du 13 septembre 1917 ». 2e citation (Ordre de la Division) : « Le 24 mars 1918, au péril de sa vie, s'est porté en avant par deux fois, en terrain découvert, sous un tir violent de mitrailleuses, pour sauver des camarades blessés. Prenant lui-même un fusil mitrailleur, a contribué à arrêter net deux attaques de l'ennemi, en lui infligeant des pertes sévères. Alor que son poste était déjà cerné, a résisté jusqu'au dernier moment, épuisant toutes ses munitions (Citation avec Médaille Militaire). 3e citation (Ordre de la 9e Division) : « Exemple parfait de bravoure et de dévouement. Le 1er juin 1918, a superbement enlevé ses hommes à l'assaut des lignes ennemies. A ensuite ramené plusieurs blessés sous un tir de barrage d'une extrême violence. Signé Général Gamelin ». 4e citation (Ordre du Corps d'Armée) : « Le 30 septembre 1918, s'est battu avec acharnement au cours d'une contre-attaque ennemie et a maintenu intégralement ses positions, malgré la violence du feu. Les 2 et 3 octobre 1918, a conduit avec maîtrise les patrouilles d'avant-garde, talonnant audacieusement l'ennemi ; s'est exposé à découvert avec un absolu mépris du danger, pour obliger l'ennemi à découvrir ses positions et ses mitrailleuses. » 5e citation (Ordre du Corps d'Armée) : « Le 4 novembre 1918, au cours d'un bombardement d'une violence exceptionnelle, a, par son attitude, donné à tous le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid. A été blessé grièvement au moment où il se portait au secours d'un de ses hommes vléssés. A, jusqu'à la dernière minute, maintenu le calme dans sa section. Une blessure. Quatre citations antérieures. Médaille militaire. » (Escard, Paul, *Livre d'or des maîtres de l'enseignement libre catholique*, Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1922)

Chevalier de la Légion d'honneur le 01/03/1921 (*Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1921 p. 188, 316-318) ; Officier de la Légion d'Honneur le 30/06/1957.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1959 p. 702.

Silhouette brève et bien découpée, masque durement creusé, teint rougeaud, sourcils broussailleux, barrette coiffée en calot, geste brusque, démarche lente, voix de cuivre, abord à la fois bourru et cordial, - je me suis dit, à notre première rencontre : « C'est plus qu'un ancien combattant, car tout ancien combattant n'a pas ce style. Celui-ci, c'est vraiment un « poilu ... ».

En trois ans de vie commune, progressant dans la connaissance mutuelle et l'amitié virile, à la façon dont progressent tous les fantassins : par bonds successifs, coupés de marmitages et d'accrochages brefs mais violents, je n'ai pu que ratifier ma première intuition : c'était vraiment un « poilu » !...

Un surprenant mais très solide alliage d'impulsivité et de prudence, de bruyante jovialité et de réserve pudique, de narquoiserie et d'idéalisme juvénile, d'ombrageuse fierté et de modestie hérissée. Simple jusqu'à l'absence totale de coquetterie, droit et direct jusqu'à faire fi de toutes les « manières », mais aussi épris de solennité, de panache, de style et d'éloquence. Solidement rivé au réel, à la terre, à la pierre, attentif aux plantes et aux bêtes, féru de sport et de vitesse, curieux de technique et de science, adorant bricoler, sachant compter et recompter, soupeser et supputer, - en même temps qu'homme de peu de besoins, frugal, sobre, insensible aux raffinements culinaires, dur au mal, à la fatigue, aux intempéries. Volontiers caustique et tout autant admiratif ; avare de marques de tendresse et d'affection, même familiales, en même temps que sensible aux attentions et aux manques d'égards, prompt aux rougeurs, aux larmes et, dans les difficultés, spontanément et farouchement solidaire de tous ses familiers : parents, vicaires, confrères, camarades de guerre... ·

Tel m'est apparu, au naturel, l'homme qui, de Tréflévénez à Carhaix en passant par Verdun, a marché dans la vie comme au champ d'honneur, ainsi que le décrivent ses cinq citations : « *se portant résolument en avant* », « *s'exposant volontairement à découvert* », « *maintenant intégralement ses positions* », « *résistant jusqu'à épuisement des munitions* », « *exemple parfait de bravoure et de dévouement* ».

A ces traits, je pense, nul n'aura de peine à reconnaître l'origine de M. Léon : paysan et léonard, - et fier de l'être ... J'aime à me rappeler, dans l'une des chambres du presbytère, la photographie du Rhétoricien qu'il fut au Collège de Lesneven : en costume local (petite veste sans col et pantalons en « pattes d'éléphant » ), une main sous la large ceinture de tissu et, rejetée en arrière, la tête ronde, au front large, au regard droit et sérieux. Un homme déjà, plein de vigueur nerveuse et de sensibilité contenue. Un homme qui sait ce qu'il veut et où il va.

Que ne dit-on pas aujourd'hui de la foi des Bretons ? ... En voyant mon Curé, en tout cas, et en l'écoutant, je me suis convaincu qu'il y a cinquante ans, dans nos campagnes, un enfant pouvait devenir un homme sans que sa foi connût la moindre crise : « Le doute, disait M. Léon, le doute ? Connais pas. Jamais le moindre doute, jamais ! ». Et il fallait l'en croire sous peine de passer pour un snob. Car, pour lui c'était très clair, l'incroyance est une de ces modes stupides importées de la ville par des gens pas sérieux. La foi, elle, lui était venue de Dieu, par des gens sérieux qui, sous ses yeux, avaient fait leurs preuves ... A commencer par ses parents.

Il ne parlait guère de sa famille mais, quand il le faisait, c'était pour décrire le foyer-type de naguère : une vie réglée, un peu austère, mais non dépourvue de chaleur humaine, soumise à une autorité sans conteste, toute pénétrée de cette religion qui venait, comme d'une source intarissable, des offices ponctuellement suivis, des « pedennou », des « benedicite », des « angelus » et des lectures de « Buhez ar Zent »... Dans de tels foyers la foi ne faisait pas que croître sans à-coups : elle y fructifiait en vocations sacerdotales et religieuses sans problèmes. Des deux frères Léon entrés au Séminaire l'un devait tôt mourir ; mais, pour tous deux, le chemin du sacerdoce ne devait à aucun moment connaître de traverse : « ils se portaient résolument en avant » ...

C'est ce que fit le sous-diacre Léon quand vint la guerre. Chacun comprendrait-il aujourd'hui que, réformé, il ait demandé à être mobilisé ? Le geste, en tout cas, est d'un homme : quand on a du cœur et de l'honneur, il est dur de n'être pas là où sont les autres, où pleuvent les coups, où souffrent et meurent les hommes, où se décide le sort de la Patrie ...

A son retour du front en 1918, le sergent Léon avait, sur la poitrine, outre la médaille militaire, une croix de guerre ornée de deux étoiles et de trois palmes. Mais il avait aussi, dans la poitrine, les traces indélébiles de l'ypérite et d'indélogeables éclats de schrapnell, dont il devait mourir vingt ans plus tard. Nanti de tels souvenirs, on ne risque pas d'oublier. Mais on peut être tenté, précisément, de s'y arrêter ... Tels sont « montés » à Verdun qui, sans y mourir, n'en sont, pour autant, jamais redescendus. D'avoir, selon la formule consacrée, « vu, vécu, souffert » à ce point, les a rendus, sinon inaptes, du moins inadaptés à l'apparente banalité de la vie civile ... L'abbé Léon, en tout cas, ne devait pas être de ceux-là : ordonné prêtre en 1919, après un bref séjour au Collège de Lesneven, il commençait, à Plougastel, une carrière de vicaire ardent à la tâche, réaliste et réalisateur.

C'était le temps de la D.R.A.C. et des grands Rassemblements, - à quoi il s'employa, avec sa fougue habituelle ... De cette époque datait sans doute son étonnante aptitude à estimer, à quelques unités près, la densité d'une assemblée. Il l'exerçait avec une certaine malice, s'amusant à dégonfler les baudruches, passetemps sain et utile s'il en est !

C'était aussi le temps de l'essor démocratique et social, prolongement du Ralliement et du Sillon. En ce temps-là, les limites de la compétence cléricale en matière politique, n'étaient pas aussi nettes qu'aujourd'hui. Et d'autre part, l'action apostolique d'alors se fixait volontiers comme programme la « promotion parlementaire » du chrétien. Avoir des députés croyants, pour avoir un gouvernement croyant, paraissait le nec plus ultra de l'action apostolique : ce n'est pas aujourd'hui, comme on le voit, qu'on s'occupe des « structure » !.. Mais, parmi les croyants eux-mêmes, l'union était loin de régner. On rencontrait, jusque dans les rangs du clergé, de « vieux chouans », pour qui voter démocrate ou paraître le recommander était une impiété. M. Léon, quant à lui, n'en croyait rien et ne se gênait pas pour le dire. Aussi, après six ans de Plougastel, s'en vint-il changer d'air au pays de Pleyben ...

J'ai pu moi-même constater combien ses onze ans de Pleyben ont laissé de souvenirs vivaces dans tout le canton. Combien lui-même en avait emportés. Avec quelle affectueuse vénération il parlait de M. de Kervenoaël, son ancien curé ! Avec quelle joie il recevait nouvelles et visites de ses anciens paroissiens, des gendarmes aux cultivateurs, en passant par le percepteur d'alors, mon oncle, un ancien colonial qu'il ramena tambour battant mais cordialement à la pratique religieuse ...

Et puis Henvic, patrie de hauts personnages qu'il aimait à taquiner amicalement. Et enfin Carhaix.

Je ne jurerais pas qu'il vint volontiers à Carhaix : cette petite ville était très loin de ses expériences précédentes. Il lui fallut s'adapter à une autre mentalité, à d'autres habitudes : ce fut, à n'en pas douter, pénible. Il lui fallut aussi, et je dirai même surtout, se faire connaître et accepter. L'homme qui, d'emblée, accrochait les ruraux, jeunes et vieux, et les « enlevait superbement », pour reprendre le style de ses citations, fut longtemps déconcerté par les réactions et les réflexions de ses nouveaux paroissiens. Sans doute, plus d'une fois, les heurta-t-il lui-même. Une chose est sûre : nul, jamais, ne mit en doute sa bonne foi, sa foi tout court ni sa charité. Et, les années passant, son personnage s'imposa : le 30 Juin 1957, recevant la Rosette de la Légion d'Honneur au pied de la statue de La Tour d'Auvergne, il fut l'objet d'une manifestation unanime d'affection et de respect, qui le bouleversa : Carhaix le rangeait parmi ses gloires. Il n'en demandait pas tant, bien sûr ! Mais le Bon Dieu voulait sans doute que cet homme loyal et de bonne volonté connût un peu de douceur avant de monter sur la Croix ...

Ses vieilles blessures ne l'avaient jamais laissé parfaitement tranquille. Un jour vint où la douleur ne put être supportée debout. Il se coucha pour des mois, souffrant sans se plaindre, au point qu'on ne pouvait imaginer la gravité du mal. Il fallut l'emmener à Quimper. Voyage inutile. C'est en en revenant qu'il mourut, comme il avait vécu, sans phrases et sans peur, le 27 Octobre 1958.

Cher M. le Curé, en revenant dans votre église, je crois toujours vous revoir debout, comme chaque matin, planté, presque au garde-à-vous, devant l'autel de la Sainte Vierge. De cette Sainte Vierge dont l'amour emplissait si souvent vos yeux de larmes... Maintenant vous la voyez Comme vous voyez tout homme et toute chose de là-haut : dans la lumière et dans la charité divines... Vous savez donc, mieux que personne, désormais, de quel cœur est sorti ce témoignage d'un jeune (relativement) sur son Ancien.

F. R.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 1959 p. 702.*